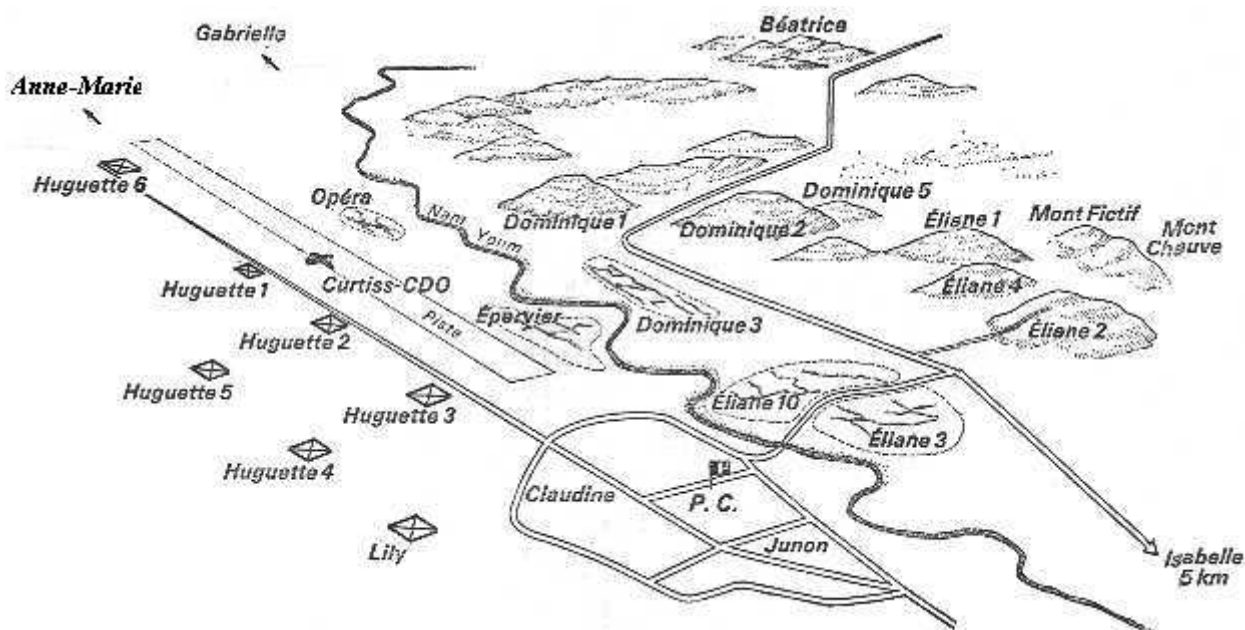


## Souvenirs décousus d'un sous-lieutenant pilote à Muong-Thang (1953/1954)



Cela s'est passé il y a longtemps, peu après l'entrée de ce siècle dans la deuxième section, par quelque 21° Nord et 103° Est, en TJ 956 706 environ, à F.I.B.P, à Muong-Thang, au « chef-lieu de l'administration préfectorale », en vietnamien Diên Biên Phu.

Aujourd'hui, neuvième jour de Décembre 1953, les quatre premiers F8F Bearcat du détachement du G.C. 1/ 22 «Saintonge», se posent sur la piste en terre battue de « Bravo Papa » après 1 h 20 de vol depuis Hanoi/Bachmaï.

Ils sont très bien accueillis sur les gradins alentour et au parterre. Dénudées, il y a des Dominique, des Eliane, des Claudine, des Anne Marie et Béatrice aussi.

Tout en haut, très proches, à l'est, hautains, d'autres croupes et mamelons numérotés 781, 754... restent silencieux, mystérieux, drapés dans leur verdoyante parure végétale. Pour participer à leur conquête, nos Bearcat commencent immédiatement leur ronde des missions de reconnaissance et d'appui, n'hésitant pas à naviguer à l'aide de la carte « routière » de la région dont le lever est incertain en quasi-totalité.

Ayant repris Diên Biên Phu dès le 20 Novembre dernier, les parachutistes entreprennent quelques jours plus tard des opérations de reconnaissance, au nord-est sur la R.P. 41 vers Tuangiao, au nord sur la piste Pavie vers Laïchau, au sud vers Le Laos, jusqu'à Sopnao.

Sur la R.P.41, ils rencontrent, à peine à quelques kilomètres, les premiers éléments du corps de bataille Viêt-minh ; vers le sud ils établissent, à Sopnao, un contact éphémère avec les forces françaises du Laos après un parcours à travers une jungle épaisse et sur un terrain très accidenté rendant illusoire le maintien d'une liaison avec Le Laos tout proche et en conséquence un repli éventuel de la garnison par cet itinéraire.

A environ 100 kilomètres au nord, Laïchau a été évacué en grande partie par voie aérienne.

Les éléments d'arrière-garde tentent de rejoindre Diên Biên Phu par la piste Pavie, chemin muletier de 140 kilomètres, dans un combat continu. L'un d'eux est très durement engagé dans les environs de Muongpon à quelque 25 kilomètres au nord d'ici. Un élément de recueil est parti à sa rencontre. Un soir de la mi-décembre le combat est acharné sur les hauteurs de Muongpon, les légionnaires sont accrochés au plus près et les seuls quatre F8F disponibles, armés en canon et napalm, décollent sur alerte. Sur les lieux du combat, le corps à corps est proche, l'appui aérien au contact est ordonné sans marge de sécurité. Survolant encore les amis, on largue le napalm ; la ronde du mitraillage lui succède et termine la mission. Les avions ont beaucoup souffert lors de l'engagement, assez peu par les armes légères ENI, mais beaucoup par le réarmement canon, interdit après un enrayage, qui a déchiré une aile ; un « saumon » est aussi resté dans un arbre.





Par la faute de ces quatre maladroits, il n'y a plus d'avion immédiatement disponible. La relève de ces pilotes est demandée. Le lendemain matin, valise faite, on attend le départ quand des légionnaires rapportent une mitrailleuse ENI qui a reçu de plein fouet un bidon de napalm, la veille au soir; ce qui leur a permis de se dégager... nous sommes autorisés à défaire nos bagages.

Ces prémices de la bataille sont-ils déjà les signes avant-coureurs laissant présager de la suite ? On peut en douter car, à Noël, « on » nous promet que l'attaque VM échouera et que nous les poursuivrons jusqu'à Tuangiao, à quelque 80 kilomètres au nord-est. Quelques mois plus tard, on n'a fait que passer à Tuangiao car on allait beaucoup plus loin...

Notre cantonnement est implanté dans le périmètre du terrain, occupé par le 8° B.P.C., qui plus tard deviendra le point d'appui « épervier ».

Plus jeune officier PN d'active dans le grade le moins élevé, je n'hésite pas à prendre, sur ordre, la charge du cantonnement avec l'aide de mon « Cahier Mili » édition en service la plus récente, et qui ce jour ne m'a été d'aucune utilité.

Nous sommes sous la tente, il faut s'enterrer. Heureusement dans ce terrain d'alluvions, la pelle et la pioche, maniés par les Prisonniers Internés Militaires VM<sup>1</sup> (P.I.M.) s'enfoncent facilement (... mais plus tard, le jour où la pluie viendra ...). Ils creusent, nous couvrons, plutôt mal que bien, avec un peu de bois, beaucoup de bambous, de la terre. Pas très solide tout ça !

Nous dominons la rivière Namyoum de quelques mètres et nous avons le tout-à-l'égout. Mon Cahier Mili, service en campagne, hygiène, me rappelle que dès l'arrivée il faut creuser les feuillées : une tranchée, quelques planches en nombre pair, un rideau de « caïphen » pour la discrétion. Mais un de mes jeunes anciens manifeste une exigence bourgeoise de compartiment individuel dont je supervise la réalisation avec curiosité. Un P.I.M. terrassier muni, selon ses désirs, d'une pioche sans manche et de quelques boîtes vides, creuse un trou individuel isolé, en forme de tronc de cône, assez spacieux, à l'ouverture très étroite et dans lequel je me dissimule entièrement sans difficulté. Il ne manque que le couvercle en latanier pour disparaître à la vue de tous. Bon abri anti-aérien : Tobaï, tobaï, l'ancien Bodoï à le sourire<sup>2</sup>.

1. VM : Viêt-Minh, dits aussi « Vélo-Moteurs ».

2. Tobaï : avion, alerte aux avions. Bodoï : soldat Viêt-Minh.

L'aménagement du camp retranché se poursuit. La piste en terre battue reçoit son revêtement de grilles; la tour de contrôle, sur pilotis, à l'entrée et presque dans l'axe de la piste, a une belle écharpe blanche pour être vue de tous, les F8F sont protégés dans leurs alvéoles ; les chars M 24 « Chaffee », aérotransportés, ont été remontés; les rouleaux de barbelés, tombant du ciel en chute libre, bondissent de joie à leur arrivée pour leur premier tour d'opération ; un bulldozer, venu aussi du ciel dans les mêmes conditions, a préféré rentrer directement sous terre, à l'abri.



*Briefing au pied d'un Bearcat.*

Et puis, la poussière, toujours la poussière, beaucoup de poussière : le temps est sec, le sol très meuble, tout ce qui bouge la soulève. Seul le Vinogel<sup>3</sup>, pourtant uniquement buvable dans des circonstances exceptionnelles, ne la soulève pas. Les paras du « 8 », qui en sont couverts, ont coupé la route voisine avec une tranchée non balisée pour forcer au ralentissement les nombreux véhicules jusqu'au jour où une autorité non avertie décollera du siège de sa Jeep pour se retrouver ailleurs.

Vu d'avion, tout est parfaitement visible dans le camp : avions, canons, mortiers, chars, véhicules, dépôts, PC, antennes, gonio, etc... sans compter les feux de cuisine et le linge qui sèche. A quoi bon se camoufler ? Des collines on doit certainement voir tout ce qui se passe ici. Mais peut-être n'y a-t-il personne, là-haut ... puisque on n'y voit quiconque.

3. Vinogel : vin concentré en une poudre brunâtre qu'il faut ensuite faire dissoudre dans l'eau.

Retour de vol sur B26.



Les jours passent. Fin janvier, tous les « Vélo-Moteurs » sont arrivés au bord de la cuvette. Les missions aériennes se poursuivent, C 47, C119, Bristol aéro-transportent, parachutent ; B 26, Bearcat, Hellcat, Helldiver, Privateer appuient de près, de loin, de très loin ; le Criquet observe, règle, guide. Les F8F de F.I.B.P. bombardent, « gélifient », mitraillent aux alentours immédiats. Ils débroussaillent aussi car il faut dénuder le terrain, la moindre végétation pouvant dissimuler l'approche de l'ennemi. Alors au napalm, au plus près, au plus vite, pas de geste inutile pour rentrer le train car la mission dure le temps d'une vent arrière. C'est quand même « du n° 2 » et ça vaut son pesant de points.

On connaissait la D.C.A., début février l'artillerie VM fait son apparition. D'abord c'est la surprise, puis la distraction, le spectacle, la séance est à 17 heures. Aux premières explosions, tous les regards se portent vers l'est, la cote 781 fume... Notre artillerie se déchaîne, la Chasse décolle, tire, retire, se retire ; la cote 781 fume de plus en plus. Le Viet se tait, nous aussi, alors le Viet pétarade encore... A demain, même heure. L'artillerie ennemie est-elle invulnérable aux tirs de contrebatterie, ainsi qu'aux bombes, roquettes, napalm ? Des actions terrestres sont entreprises pour la déloger. Elles échouent malgré l'importance des moyens engagés.

L'étreinte se resserre, elle va se refermer, écraser.

Avant d'arriver là, j'ai fait mes gammes d'élève équiper au G.C. 1/8 « Saintonge ». J'arrive au soir d'un jour d'août 53. On m'attend, la base de Bach-maï est déserte, l'obscurité totale, tout repose. Il n'y a que des crapauds-buffles, des moustiques... et éventuellement, le caporal de semaine dont les consignes ne prévoient pas l'hébergement de nouveaux arrivants à une heure aussi tardive. C'est ma première nuit à la belle étoile sous les tropiques... Il y en aura beaucoup d'autres.

Le lendemain matin, un peu avant l'aube, surpris dans le plus simple appareil par le CP de la patrouille d'alerte qui le domine d'une douzaine de promos, le Poussin du « demi-siècle » reçoit son premier réglage d'ailerons... et ce n'est pas le dernier.

La base s'anime alors très vite, EROM 80, 2/62 « Franche-Comté » aussi. On m'occupe, je visite. Partout, il y a des aigles et je suis toujours quelque part le Poussin de quelqu'un.

Il fait très chaud, on m'arrose. Profonde sieste « tropicale », et pour cause. Depuis mon arrivée, tous se marrent. Réveil pénible dans le plâtre, corset et bras d'honneur. On m'engueule : Poussin « sac à vin » ; ils se fâchent : pilote « invalide » ; ils me chassent ... Tous hilares, bien joué, j'apprécie, je me marre. Ils me gardent. On me lâche.

Après ce préambule initiatique, je découvre enfin le ciel du Tonkin pour mon premier vol sur Bearcat. Et puis entraînement opérationnel, patrouille, tir, navigation, « confirmation » toutes missions, bombes, roquettes, napalm, D.C.A., Hoa-Binh, Langson, Nam Dinh, Phunhoquan, le Canal des Bambous, Brochet, Mouette, Prosper, Méphisto, Moïse ...

Les « Vélo-Moteurs » sont partout. Leur présence est marquée d'un point rouge sur la care du delta, qui a une poussée de petite vérole.

Ici ou là, comme ailleurs, il y a les meilleurs pilotes de Chasse du monde. Routes, pistes, gués, bacs, grottes, bacs dans des grottes, bambous... toujours « bombes au but » même quand on rentre avec ou qu'on décolle sans. On peut se fier à la Chasse.

Au sol, un peu de « discipline », puis extraction des racines de l'équation du 2° degré pour le cours de préparation aux E.O.A. et, en tant qu'ingénieur, je suis spécialiste de la compensation du compas magnétique du F8F. Je participe aussi au service de garnison. Pour cela, j'ai été aussitôt nommé « CP en ville » sans entraînement particulier car il ne s'agit pas que d'épingler un maximum de ceux qui, après s'être « éclatés » dans un poste isolé ou dans la boue de la rizière, viennent s'ébattre à Hanoï et n'y ont pas un comportement exemplairement militaire. Et moi qui dors tous les soirs dans un lit et prends ma Nivaquine à tous les repas ! Alors, à la tête de ma très simple patrouille, je visite le jardin botanique très peu fréquenté. J'en sors de temps en temps et je constate combien le personnel des unités peu combattantes a aussi un comportement peu militaire. Le compte rendu au Bureau de garnison est bien plus difficile qu'un MISREP à l'OLAT.







En février 54, la 308<sup>e</sup> Division de Vélo-Moteurs fait diversion au Laos, je vais à Luang-Prabang, les Viêts retournent à Diên Biên Phu ... Moi aussi.

J'y reviens une nuit des ides de mars 54, passager du dernier C47 qui réussit à décoller pour Hanoï. Les spectateurs des gradins d'en haut saluent notre arrivée par des départs divers.

Depuis quelques jours, nous avons perdu Béatrice et Gabrielle. De nombreux avions ont été détruits au sol par l'artillerie ennemie, les autres sont partis et plus jamais l'un d'entre eux ne sera basé à F.I.B.P. Il n'y a plus d'avions ici et je ne sais pas encore que je ne volerai plus jamais en Indochine ni avant longtemps.

Sous-lieutenant d'active, équipier confirmé, je suis le chef du Poste de Contrôle des Interventions Aériennes (P.C.I.A.) indicatif « Torri rouge » car nous ne sommes qu'un satellite éloigné (G.A.TAC-Hanoï : 300 kilomètres) du grand « Torricelli » bien que toute la pression s'exerce sur nous. Avec moi, un ORSA chasseur pas plus confirmé, un lieutenant artilleur, et une équipe de sous-officiers de l'Armée de l'Air de toutes les spécialités. Nous sommes pour la plupart du même âge, et nous avons le même enthousiasme, la même confiance, la même espérance, la même inexpérience, la même inquiétude, la même angoisse, la même peur, le même courage, la même faim, la même soif, la même crasse... les mêmes darts.

Le P.C.I.A. se trouve au centre du dispositif, dans un abri enterré où on accède par une tranchée. On pénètre d'abord dans un petit réduit où on se tient difficilement à trois. En s'enfonçant plus avant, il y a les trans où on se chiffre « à la main » et où on met de l'ordre dans les traits et les points (... , - , --). Sur le toit, quelques centimètres au-dessus, nos longues antennes filaires, objet de tous nos soins mais aussi de l'attention de ceux d'en face. Pour les changer, il faut d'abord récupérer les piquets sur le toit, dérouler un nouveau fil longueur « quart d'onde » dans la tranchée et enfin, profitant d'une accalmie dans les tirs adverses, remonter sur le toit pour tout remettre en place. Je vous assure qu'on voudrait bien changer de fréquence. Nous avons aussi un gonio, pas très loin d'ici. Il est et il va être encore plus indispensable.

C'est le 30 mars au soir que la grande bataille commence. Dès les premières heures, la situation est grave : « Dominique 1 tombé, Dominique 2 tombé, Eliane 1 tombé, Eliane 2 en partie occupé. Situation difficile à rétablir sans renforts extérieurs; faisons

l'impossible; espérons que nous tiendrons. » Ils ont tenu dans un combat de presque 40 jours et 40 nuits. Les Viêts attaquent toutes les nuits, nous contre-attaquons le jour avec des fortunes diverses. Petit à petit, les VM grignotent le terrain, la D.C.A. se rapproche. Les interventions aériennes sont de plus en plus difficiles. Pour les renforts, la DZ est de plus en plus réduite, puis il n'y a plus de DZ, enfin ce que nous tenons encore est appelé DZ. Les combattants sont très exigeants en matière d'appui aérien et nos relations avec nos interlocuteurs sont parfois tendues, très tendues. Heureusement, le commandant air, adjoint air du commandant du camp retranché, est mon commandant de groupe. Avec son calme, son sang-froid, son humour, il nous communique toute sa volonté, redresse notre moral et garde en nous toute sa confiance.

La Chasse intervient généralement sur des objectifs préparés, de jour, et par un temps favorable. Mais la mousson approche; elle est bientôt là, avec ses

*C119 Packet.*



orages et ses trombes d'eau, limitant son action. Fréquemment, le P.C.I.A. lui demande l'attaque d'autres objectifs que nous devons décrire avec d'autant plus de précision que la visibilité est souvent mauvaise et que la marge de sécurité avec les amis est toujours très étroite. De plus, le terrain est bouleversé, les repères manquent, c'est un lavis de tranchées et les photos aériennes en notre possession datent vite compte tenu des fluctuations de la bataille. Il y a beaucoup de fumées et même un artilleur n'y retrouve pas son fumigène de marquage. A travers la D.C.A., F8F, F6F, Helldiver, tous de couleur bleu très marine, attaquent les Eliane, les Huguette, les Champs-Élysées, le Mont Chauve et aussi le Mont Fictif.

C'est très exceptionnellement que nous intervenons lors des missions du bombardement. Nous n'assi-



gnons un objectif que lorsque que celui prévu au départ ne peut être traité, en particulier en raison des conditions atmosphériques, ou la nuit au moment des plus durs combats. Hélas, il n'existe aucun moyen précis de bombardement aveugle et nous prenons donc une marge de sécurité assez large car nous désignons l'objectif en cap et distance par rapport à la verticale gonio dont nous connaissons l'imprécision. Nous sommes sans trop d'illusions quand aux résultats, mais comme il y a des Viêts partout alentour nous préférons penser qu'il y a un « objectif » là où tombent les bombes. Les VM nous grignotent chaque jour davantage, nous grignotons la marge de sécurité, et un petit matin un chargement de bombes tombe chez nous, en bordure d'Epervier, heureusement sans trop de casse. La rumeur s'enfle d'un bombardement chinois ... et certains suggèrent d'installer le gonio ailleurs.

Tout l'espace aérien est sous le feu d'une D.C.A. active et efficace particulièrement de jour, beaucoup moins de nuit, mais très impressionnante. Elle occupe des positions dans l'axe de la vallée et latéralement sur les collines dominantes. Elle n'est que rarement neutralisée par notre contrebatterie. Certains pensent qu'elle est au moins aussi dense que celle qu'ils ont rencontrée au-dessus de l'Allemagne il y a une dizaine d'années. La D.C.A. Viêt-minh a, à son tableau, au moins un avion de chaque type engagé dans le ciel de Diên Biên Phu et jusqu'à des altitudes de l'ordre de 10 000 pieds. L'aviation de transport qui ravitaille le camp retranché est particulièrement vulnérable.

Tous les renforcements sont parachutés de jour : armement, munitions, matériels, vivres, médicaments, de nuit aussi, le personnel en plus.

Le C 119 « Packet » largue 6 tonnes en un seul passage à très basse altitude de jour comme de nuit. De jour, dès que nous l'apercevons nous le guidons sur l'axe, type GCA, et nous donnons le top de largage. De nuit, l'alignement gonio est moins précis, il y a des charges qui s'égarer. Très souvent, la procédure

se fait en américain car de nombreux équipages le sont ... et moi j'ai été breveté dans l'Arizona. Ça me sert !

Les charges « légères » sont larguées de jour par C 47 « Dakota » à une altitude d'environ 3 000 mètres, tout juste hors de portée des flocons noirs de la D.C.A., en un ou plusieurs passages. Les colis tombent d'abord en chute libre pendant une trentaine de secondes. Leur parachute est équipé d'un système pyrotechnique d'ouverture retardée, libérant la voile dans un crépitement comparable à une rafale de mitrailleuse. La moindre défaillance du système, la plus petite erreur au largage, un vent variant même légèrement, entraîne la dispersion des charges, parfois jusque chez l'ennemi. Sur tous les points d'appui chargés du ramassage, problème ardu sous le feu ennemi, les gens ont le nez en l'air. Pour ceux du nord, c'est trop au sud, pour ceux du sud, c'est trop au nord, pour ceux de l'est ... Nous ne savons vers quel horizon nous tourner pour donner d'éventuelles corrections de largage à l'avion suivant. Quand aux colis qui tombent chez l'adversaire, le contenu de certains d'entre eux nous est retourné avec fracas.

La nuit, toutes les missions d'appui transport sont davantage encore de la plus haute conséquence sur la capacité de résistance du camp retranché, et il faut en permanence faire un choix délicat entre les missions.

Là-haut, le ou les Dakotas « Luciole » qui tournent en rond, larguant à la demande, à la verticale des points d'appui, des bombes éclairantes sous parachute, donnant quelques minutes d'un angoissant clair de lune.

Mais il faut aussi parachuter à basse altitude matériel et surtout aussi personnel dans l'obscurité la plus complète car la D.C.A. redevient active au moindre bruit d'avion. Pour le combattant attaqué, on arrête toujours trop tôt le « Luciole », pour ceux qui vont parachuter parfois trop tard.

Alors arrivent les « Banjo » qui parachutent le personnel en renfort, une vingtaine d'hommes par avion, lâchés à quelque 150 mètres d'altitude sur les retranchements, dans la rivière, dans les barbelés, dans les tranchées, sur les antennes.

Pour prendre son axe de largage chaque C 47 descend dans la vallée par quelque « variation de QDM » gonio. Moi qui n'ai jamais réussi une percée de ce type même sur AT12<sup>4</sup> au rez-de-chaussée du BDE,





je suis plein d'admiration et pour la suite aussi. Quelques fûts d'essence enflammée dans le lit de la Namyoun marquent maintenant le début de la zone de largage. A tour de rôle, les « Banjo » empruntent le même couloir traversé par les projectiles d'une D.C.A. tirant au jugé mais dont les traceuses et les éclatements éblouissent certainement le pilote et secouent l'avion. L'artillerie ennemie harcèle aussi le terrain, illuminant d'éclairs tout l'espace. Parfois on voit nettement passer l'avion semant derrière lui de blanches corolles. Le bruit des moteurs s'enfle alors, le largage est terminé. Parfois aussi, il est manqué, il faut recommencer, reprendre sa place, affronter à nouveau la D.C.A. pour finir sa partition. Nous aimons bien les « Banjo », qui nous amènent des renforts et qui parfois sont pilotés par des camarades de la promotion jumelle.

Mais peu à peu, c'est l'asphyxie. La zone contrôlée se rétrécit et, certains jours, les conditions atmosphériques interdisent toute activité aérienne. Il pleut fréquemment, il pleut beaucoup. Nous pataugeons dans la boue de plus en plus épaisse, de plus en plus collante. Des tranchées et des abris peu solides, détrempés par la mousson, s'effondrent. Les vivres se font rares, chaque jour nous partageons à trois une boîte de ration.

Demain, c'est le 8 Mai. On est au bout du rouleau. Notre infériorité numérique est de plus en plus acca-

blante. La situation est très critique, sans espoir.

Nous reculons, nous ne pouvons regagner aucun terrain perdu malgré les efforts, les sacrifices. Plus de personnel de renfort, les munitions sont presque épuisées. Les plus valides, les plus audacieux, les plus fous vont tenter une sortie vers le Laos proche où un élément ami de recueil doit nous attendre. Un camarade para viendra nous chercher le moment venu.

Il est maintenant 17 heures, fin des opérations d'appui aérien, dernier message aux Bearcat là-haut, destruction du matériel. L'idée folle de la fuite vers le Laos est sagement abandonnée, car pour épargner peut-être à quelques-uns l'humiliation de la captivité il aurait fallu en sacrifier encore beaucoup d'autres.

Il fait beau, un très grand silence, on ne court plus plié en deux, seul le drapeau Viêt-minh flotte sur le PC.

Azincourt, Waterloo, Sedan, Camerone, Bazeilles, Diên Biên Phu ... batailles ou combats héroïques mais perdus.

Demain à Hanoï aura lieu le défilé de la victoire...

**Claude Castagnos**

*(Suite dans le prochain bulletin)*

4. AT12 : ancêtre préhistorique du simulateur de vol.

## **Pilote de chasse en Indochine (1954) par Claude Castagnos** (suite et fin)

### **SOUVENIRS DECOUSUS** **D'UN SOUS-LIEUTENANT PILOTE** **DE CHASSE A MUONG-THANG** (suite et fin)

(Dans notre bulletin d'avril 2012 Claude Castagnos nous a raconté comment, jeune pilote de chasse en Indochine et détaché à Diên Biên Phu comme chef du Poste de Contrôle des Interventions Aériennes, il a vécu les dernières journées de cette bataille perdue.)

La bataille ici est terminée ; une autre épreuve imprévue et redoutée commence maintenant pour tous les rescapés.

Encadrés, sans violence, par quelques Bodoïs qui nous rassemblent sans distinction en longues files, nous grimpons à la fin du jour les collines orientales dans la boue épaisse et glissante de ravines de très forte pente et nous pouvons observer des casemates creusées à flanc, bien cachées sous la végétation, ouvertes sur la vallée par d'étroites meurtrières, et aussi de nombreux abris, entièrement enterrés, où l'on ne peut accéder qu'en rampant. Nous sommes stupéfaits.

Maintenant, arrêtés dans la pente raide, nous sommes triés à l'appel de nos gardiens : Vietnamiens, Africains, Nord-Africains, Européens, étrangers, Français, troupe, sous-officiers, officiers. Nous ne sommes pas très coopératifs, aussi l'attente est longue. La nuit noire est venue, propice. Avec quelques camarades, nous filons. Nous sommes encore relativement « frais » et c'est maintenant le moment le plus favorable pour tenter notre chance avant d'être identifiés, numérotés, comptés, rangés, recomptés ; demain il sera trop tard. Si nous échouons, nous garderons le sentiment profond de nous être donné la liberté de refuser notre condition future et peut-être cela nous aidera-t-il à mieux la supporter.

Nous avançons difficilement, mais, fatigués, nous nous allongeons et, moins tendus, nous dormons profondément. Au petit jour, nous reprenons notre marche, méfiants. Nous dominons le camp retranché aux mains du Viêt-Minh et nous pouvons observer tout ce qui s'y passe. Quel observatoire pour un

chef de guerre ! Est-il vrai que « celui qui est maître de l'altitude est maître du combat » ? En route vers le sud, au flanc des collines, nous n'allons pas bien loin ; nous sommes repris, remis dans la bonne direction, gardés, enregistrés. Maintenant nous sommes vraiment prisonniers, taulards, PIM organiques à la compagnie du balancier. Tout près, au ras des arbres, un F8F de l'EROM 80 nous survole en toute liberté.

Regroupés sous bonne garde d'une troupe encadrée par un « rallié » sud-méditerranéen nous partons de nuit à travers bois et marécages et arrivons à l'aube dans la petite cuvette de Muonghan qui porte encore les traces de nos premières missions aériennes dans le secteur le 10 décembre.

Dans un ancien cantonnement, deux ou trois paillotes un peu dégarnies nous abritent tant bien que mal de la pluie, et des rondins juxtaposés nous y servent de couche comme ils ont dû servir aux Bodoïs avant de monter en ligne. A côté, quelques tas de terre, maintenant ravinée, sont encore piquetés de rares bûchettes supportant des brins de fil. Sans doute a-t-on préparé ici l'attaque d'un de nos points d'appui. Un commissaire politique vient rendre de nos nouvelles. A quoi bon engager un dialogue de sourds avec lui ?

Après avoir tenu compagnie pendant quelques jours au commandant du camp retranché, lui aussi prisonnier, notre commandant de groupe, toujours égal à lui-même, nous rejoint et, fort de son expérience dans ce genre d'épreuve, nous donne quelques conseils en partageant par touches, pipes, goulées une de nos dernières cigarettes. Officier supérieur, il va nous quitter bientôt.

Nous passons ici quelques jours, le temps que le gros des forces VM aient repris la route vers le delta du fleuve rouge. Puis, un matin de la mi-mai, la colonne des officiers subalternes, 250 environ je crois, dépouillés de tous les objets personnels de valeur après une fouille en règle, prend aussi la route. Nous allons enfin aller à Tuangiao... à la poursuite de notre destin. Nous irons bien plus loin encore.

Des camarades, membres d'équipage de B 26 abattus au dessus de Diên Biên Phu il y a quelques jours, sont maintenant parmi nous. Nous sommes certainement parmi les plus équipés pour ce genre







de randonnée pédestre en pays thaï. Nous n'avons ni bonnes chaussures, ni vêtements appropriés, ni imperméables, ni toile de tente, ni sac à dos, ni gamelle, ni quart, ni bidon, ni chapeau de brousse, ni casque..... Pour ma part, je suis en tenue kaki « récupérée », j'ai une musette bleue A.A. vide maintenant, une casquette de toile bariolée type para, une gourde taillée dans un bambou « mâle », un morceau de toile de parachute qui me servira plus tard de chemise, une grande feuille de latanier qui, posée sur ma tête, me sert de parapluie et, sur le sol, de tapis ; enfin, une partie de pataugas très fatigués et dont la toile détrempée et boueuse commence à pourrir.

Nous mangeons tous les jours du riz, rien que du riz, quelque 350 grammes par jour, parfois accompagné de liserons d'eau, ou de viande boucanée, dure, dure, ou d'une banane « cochon », celle qui a des pépins, ou de mélasse. Au début, le riz nous est

distribué cru individuellement. Je reçois ma ration dans ma casquette mais je n'arrive pas à l'y faire cuire. Un camarade d'infortune partage son casque lourd-marmite avec moi et ma casquette me sert dorénavant de gamelle. Peu après, la cuisson sera faite collectivement dans des fûts à essence qu'il nous faut porter par équipe, à tour de rôle, malgré nos forces défaillantes chaque jour davantage avec un tel régime alimentaire.

Nous ne sommes pas bien traités, mais nous ne sommes l'objet d'aucune violence. Cependant, en certaines circonstances, nous sommes soumis à de sévères « brimades ». Si nous n'étions pas dans cet état, on pourrait même dire que nous ne sommes pas maltraités ; après tout, nos gardiens marchent avec nous sur la même piste, sous les mêmes intempéries, et ils sont lourdement chargés eux aussi. Notre santé physique décline, tous ont participé à de durs combats, certains sont dans la région depuis



6 mois dans des conditions de vie difficiles. Ils ont besoin de soins, mais n'en reçoivent aucun, et nos compagnons « toubibs », totalement démunis, sont impuissants à enrayer les maladies et à soulager les souffrances des plus gravement malades. Notre santé morale est aussi quelque peu ébranlée après notre échec militaire et par notre condition de prisonniers qui interdit tout projet raisonnable d'avenir. Aussi nous limitons notre horizon à la prochaine boule de riz, à la prochaine gorgée d'eau, à la prochaine halte, au prochain abri. Aujourd'hui, seulement, gardons le meilleur moral possible... et demain aussi.



Il nous faut aller loin, au rythme d'une vingtaine de kilomètres par jour environ, en portant notre misère, les bidons, et en brancardant quelquefois les plus malades. Nous avançons, troupeau efflanqué, inutile, rouspéteur, encombrant, rapineur, affamé, assoiffé, épuisé. Nous marchons : Tuangiao – col des Meos – Sonia – Nasan – Conoï – R.P 41 – R.P. 13 – rivière Noire – Thakhoa – Giaphu – Yenbay – fleuve rouge – rivière claire – R.C. 2 – km 42 – Tuyên Quang – Bhien Hoa... Nous marchons la nuit, nous marchons toutes les nuits, toutes les nuits sous la pluie, et toujours sous la pluie. Nous dormons en marchant, nous marchons en dormant et on progresse ainsi, trempés, moisissés, crottés, crasseux, barbus, hirsutes, dysenterie, palu, plaies multiples, manger, boire, dormir, TENIR, encore, toujours, aujourd'hui, demain...

TENIR.

Les plus faibles s'accrochent mais leur volonté s'épuise. Décharnés, abattus, vaincus par la souffrance, ils renoncent à poursuivre. Nous les abandonnons, et ils disparaîtront emportés par le flot intérieur qui les vide, perdus à jamais dans ce pays lointain noyé par la mousson d'été.

A l'aube, nous faisons halte et nous nous écroulons sur place, généralement sous un couvert naturel, exceptionnellement à l'abri d'un toit. Les chaussures enlevées sont rassemblées et gardées pour préve-

nir toute évasion et quelquefois, mais rarement, certains, soupçonnés d'être tentés de leur fausser compagnie, sont maintenant ligotés entre eux. La pluie cesse, les habits sont mis à sécher. L'équipe de corvée fait cuire le riz avec à proximité une réserve d'eau pour éteindre immédiatement les feux en cas d'alerte aérienne. Si on nous y autorise, on fait un peu moins crasseux. On chasse les sangsues, vertes ou grises, à l'aide d'une braise ou au fil d'un bambou car, si on n'y prend garde, on saigne abondamment quand elles sont repues et qu'elles ne sont plus là. On mange notre riz, on récupère.

Le long de la route, il y a un chapelet de dépôts de riz où nous nous ravitaillons en même temps que nos accompagnateurs. Les hommes de corvée, ainsi que les Bodoïs, doivent se couvrir de branchages et se transformer en buissons ambulants car, dès qu'on quitte de jour la couverture de la végétation, nos gardiens redoutent l'attaque aérienne. Tous les VM aussi, et ils font tout ce qui leur est possible pour s'en préserver. Ainsi nous avons pu observer que lorsqu'un convoi de camions quitte la route pour stationner dans quelque « garage » sous les arbres, laissant la marque de leur virage par de profondes ornières dans la roue boueuse, tous les occupants descendent pour en effacer les traces, et le dernier camion resté sur la route, dans la trace directe, poursuit son chemin pour stationner à son tour, mais seul, certainement beaucoup plus loin. Quand, la nuit, nous passons par un point sensible bombardé, nous y voyons une fourmilière humaine, hommes et femmes, au travail pour le remettre dans le meilleur état possible pendant les heures d'obscurité. Il y a ceux qui ont la pelle et la pioche, et celles qui, le balancier lourdement chargé de matériaux divers, trottent au rythme convenable pour éviter la mise en résonance des plateaux. Il y a aussi ceux qui illuminent le chantier avec de longues torches faites de bambou éclaté. Tous pataugent dans la boue. Dès que l'alerte aux avions retentit, en général un coup de feu, c'est immédiatement l'obscurité la plus totale et tous se figent sur place. Ce serait le grand silence si les Gaulois qui passent trébuchant dans le noir, restaient eux aussi silencieux. Ayant été l'objet de vives critiques de la part de certains quant à l'efficacité de notre aviation, j'éprouve maintenant une certaine satisfaction à faire remarquer ces comportements.

Nous sommes coupés du monde ; nous n'avons aucun contact avec les rares populations civiles rencontrées. Nous sommes sans nouvelles de nos familles et nous ignorons si elles connaissent notre situation. Les rares informations réconfortantes qui nous parviennent par nos gardiens ne sont jamais récentes et ils les





tempèrent toujours de quelques réserves. Enfin, vers la fin juin, nous sommes « ragaillardis » : un nouveau Président du Conseil a reçu l'investiture de notre Chambre des Députés et il est connu pour sa volonté d'arrêter la guerre. Notre chef de convoi, tout souriant, nous communique cette importante nouvelle sans aucune réserve. Il est lui aussi plein d'espoir maintenant ainsi que ses Bodoïs.

Nous avons traversé la rivière Claire. Dans une vaste prairie où sont rassemblés en grand nombre des prisonniers de toute provenance, nous retrouvons le groupe des officiers supérieurs. A une extrémité du terrain, près d'une petite tour en bambou, se tiennent des Européens et Vietnamiens munis de caméras et d'appareils photos. On nous « range » en larges colonnes, encadrés par des Bodoïs équipés de neuf, l'air martial, et on avance, plutôt en désordre, par groupes hiérarchiques pour cette mise en scène. Nous passons, repassons, avançons, reculons, revenons, repartons, mitraillés, embobinés, de haut, de près, de loin, de face, de dos, de profil. Cela va faire une impressionnante colonne de prisonniers, à la projection, après un adroit montage. Un cinéaste passe aussi dans nos rangs faire quelques « gros » plans. Ce ne sont pas les sujets originaux qui manquent et certains en rajoutent un peu. Même de très près, nous serons, sur l'écran ou les photos, difficiles à reconnaître pour ceux qui n'ont pas été témoins de notre lente mais inéluctable « dégringolade » et peut être que nous-mêmes nous ne nous reconnaitrons pas... avec la barbe et les cheveux longs. Dans nos rangs passe aussi un Sud-Méditerranéen qui se dit délégué ici par sa « ligue » pour s'enquérir du présent de ses coreligionnaires prisonniers et préparer leur avenir d'hommes libres.

Nous reprenons la piste. Nous ne savons plus très bien où nous sommes maintenant. Aucun d'entre nous n'est jamais venu par ici. Nous avons passé Bhien Hoa et remontons vers le Nord. Nous avançons lentement. Nos gardiens nous assurent que si nous marchons bien aujourd'hui nous arriverons après-demain. Mais demain, c'est encore après-demain... toujours après-demain. Allons-nous arriver enfin dans un camp, ou marcherons-nous toujours ainsi jusqu'à notre élimination... ou notre libération ?

Quelques jours plus tard, nous rencontrons un groupe de prisonniers qui reviennent d'une corvée. Parmi eux, un ancien commandant d'escadrille du 1/8 « Saintonge » capturé par les Viets, il y a deux ans, après un atterrissage forcé dans le delta du fleuve rouge. Nous approchons, encore quelques kilomètres, le camp est là-bas au fond du vallon.

Il y a plus de cinq semaines que nous marchons. Nous arrivons enfin aujourd'hui au camp n° 1.

Sur la rive gauche d'une petite rivière qui sillonne une étroite vallée tapissée d'un damier de rizières et enserrée dans un relief boisé très prononcé, les paillotes du camp n°1, construites à a stricte mesure de leurs besoins par les « Tubinh », abritent une large majorité d'officiers dont la plupart survivent en captivité depuis 4 ans et le plus ancien depuis bientôt 8 ans. Il n'y a aucune clôture, ni barbelés, ni mirador, et les Bodoïs assurent la garde sous l'autorité d'un chef de camp. C'est dans le hameau voisin de paysans de la rive



droite que nous trouvons, par groupe d'une quinzaine environ, un abri permanent dans leurs habitations sur pilotis, en bois et bambous, aux épais toits de chaume et à une seule pièce à laquelle on accède par un escalier de bois extérieur. Une légère cloison de bambous à été dressée pour nous isoler des habitants dans une petite chambrée en haut des marches. Ceux-ci ne manifestent aucune animosité à notre égard, et semblent plutôt compatissants. Parfois nous échangeons discrètement quelques sourires et gestes de politesse. Si loin des nôtres, aucune évasion n'est possible car nous n'en avons pas les moyens physiques. Et puis, comment passer inaperçu quand on est, par nature, si différent de la population locale ? En quelque sorte, nous nous « gardons » nous-mêmes.

La « cuisine » est faite dans des fûts métalliques, au bord de l'eau, par un groupe d'anciens qui excellent dans la préparation du riz... « au gras » car ici le riz est amélioré en particulier au poulet (1 pour 50) et autres animaux domestiques dans la même quantité, ainsi que, parfois, avec quelques légumes du pays.

Après le riz « au riz » de notre longue marche, les premiers repas ici sont très appréciés. Mais

ils deviennent bien vite tout aussi insipides et les quelques calories supplémentaires que nous apportent cette « suralimentation » sont encore bien insuffisantes même pour le peu d'activités physiques qui sont maintenant pratiquées.



Reclus, sans courrier, sans journaux, aucune information du monde extérieur ne parvient jusqu'à nous. La garantie de la Convention de Genève et le secours de la Croix-Rouge nous sont refusés. La borbouille, le « Hong Kong Foot », les dardres annamites, la dysenterie, le paludisme sont traités à l'eau bouillie. Nous craignons aussi la mortelle spirochétose transmise par l'urine du rat, et nous tenons hors de notre portée la nourriture et ce qui nous sert de couverts. Nous lavons nos corps et lessivons nos hardes à l'eau du ruisseau et à la cendre de bois. Nous sommes d'ailleurs de plus en plus misérablement vêtus et la plupart vont pieds nus depuis déjà quelque temps. D'une adolescence plutôt campagnarde et de la pratique des sports favoris de mon pays natal, sans chaussures, dans le début des années 40, j'ai gardé une technique de « va-nu-pieds » qui m'est très utile aujourd'hui.

Notre emploi du temps est essentiellement consacré aux corvées d'intérêt général et d'instruction politique.

Tous les matins, après le rassemblement et l'appel, ceux qui se considèrent en bonne forme physique partent en corvée. Le plus souvent, nous faisons des fagots de bois pour la cuisine, ou coupons des bambous pour l'entretien des habitations, à quelque distance du camp. Périodiquement c'est la corvée

de riz pour le ravitaillement du camp, beaucoup plus loin, pour toute la matinée. Chacun d'entre nous doit avoir son emballage. Ceux qui n'ont pas de sacs utilisent leur pantalon long dans la mesure où ils ont autre chose en remplacement. Chevilles fermées, braguettes à boutons obturées au mieux, le pantalon est alors rempli de riz par la taille qui est ensuite fermement et étroitement ceinturée. Il est ensuite porté autour du cou, sur la nuque et les épaules, comme un collier de bête de somme. Pour les rares qui utilisent comme moyen de transport le balancier annamite et ses deux plateaux, la marche est éprouvante car plus rapide, l'épaule meurtrie, et il faut une certaine adresse pour changer d'épaule tout en trotinant. Il y a aussi les corvées de sel ou autres vivres qui demandent parfois plusieurs jours.

C'est par le travail du matin et l'instruction politique de l'après midi que les autorités du camp comptent faire de nous des hommes nouveaux ; jusqu'à présent nous avons été trompés, nous allons maintenant être instruits et éclairés. Si nous participons avec un certain entrain aux corvées indispensables pour les besoins de notre misérable communauté, c'est par contre en traînant des pieds, mêmes nus, que nous assistons aux cours de formation politique dispensés en Assemblée Générale et aux travaux de groupe qui permettent aux autorités de juger de notre degré de rééducation.

Tous réunis au « Théâtre de Verdure » aménagé dans un pré ombragé au bord de la rivière, assis sur des bancs de rondins de bambous accouplés, au pied d'une petite estrade surmontée d'un lutrin, nous entendons un discours puéril donnant une vision du monde très manichéenne avec les bons, les méchants, les exploités, les exploités, les agresseurs, les agressés, les oppresseurs, les opprimés, les impérialistes, les capitalistes, les socialistes, les colonialistes... répartis entre le Camp de la Paix et le Camp de la Guerre. Les bancs du fond sont les premiers occupés car on peut facilement y poursuivre un certain relâchement musculaire, où s'évader avec ses voisins dans les perspectives plus matérielles de la bouffe, des baignoires, de la banque. D'abord la bouffe avec ses grands restaurants, ses menus, ses plats, ses vins et pour les plus sado-maso, ses recettes ; puis les baignoires (Aronde, Frégate...) qu'il faut décrire à ceux qui n'en ont jamais vu, enfin estimation du compte en banque qui devrait permettre de satisfaire toutes les envies quand nous serons de retour dans notre camp.

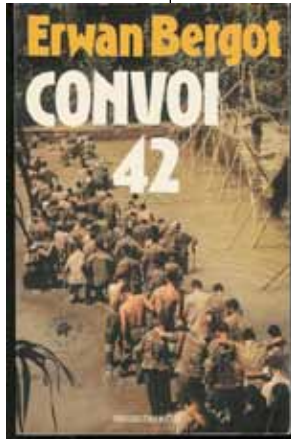
Alternant avec l'Assemblée Générale, les travaux de groupe demandent par contre une attention et







une participation active au moins dans les premiers temps. Amalgamés « anciens » et « nouveaux » par groupes d'une vingtaine environ, nous devons répondre « unanimement » par écrit au questionnaire du jour sur les sujets déjà traités, après un débat « démocratique », parfois en présence d'un responsable du camp. Au début, les réponses suggérées par les plus avertis d'entre nous sont très contestées. Ceux qui sont dans la meilleure santé physique et morale possible, entretenue par les corvées du matin, une bonne assimilation du riz et la conviction que leur libération est proche, ne veulent pas donner les apparences d'une quelconque soumission idéologique ni même l'impression qu'ils pourraient à la longue subir quelque influence. Mais si nos réponses sont jugées « mauvaises » nos conditions de vie déjà difficiles peuvent être rendues encore moins supportables, en particulier pour les plus faibles ; « satisfaisantes », elles peuvent être utilisées pour une propagande sans doute de peu d'effet relatif après notre défaite de mai dernier. Alors ils se laissent convaincre d'accepter les « bonnes » réponses préfabriquées, formulées dans le vocabulaire juste, qui nous garantissent notre riz quotidien.



Nous sommes aussi interrogés, sans aucun sévices, sur nos activités militaires. Mon interrogateur est peu inquisiteur. A juste titre, il est sans doute persuadé qu'un officier aviateur du grade le plus subalterne et de la qualification la plus élémentaire, fait prisonnier sans être tombé du ciel, n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant en matière de renseignement sur les opérations aériennes. Il m'offre le thé, nous bavardons ; il passe le tabac, le papier... et aussi du feu après s'être amusé de ma maladresse à en rouler une.

Les jours passent. Le Tubinh barbier raccourcit les cheveux, coupe les barbes avec des ciseaux ébréchés, une tondeuse qui arrache et un rasoir « sabre » qui a perdu le fil.

Par un après-midi de fin juillet, le chef de camp nous revient après quelques jours d'absence et annonce la signature des accords de Genève à l'un des nôtres rencontré sur le sentier. Celui-ci rapporte en hurlant cette nouvelle que nous accueillons avec une certaine réserve. Peu après, tous rassemblés, le chef de camp nous assure avec un large sourire que nous serons bientôt libérés.

Ce n'est que plusieurs jours plus tard que nous quittons enfin le camp et ses dépendances. Dès l'aube, par une matinée d'août caniculaire, nous sommes rassemblés, près du hameau, sur une rizière asséchée. Jamais les formalités du rassemblement n'ont été aussi longues. Appel, contre-appel, alignés, réalignés, comptés, recomptés, comme si l'un de nous préférerait rester ici...

Après un dernier regard sur les lieux pour graver la mémoire de ce coin du Tonkin où nous avons passé des moments inoubliables, nous partons enfin, à l'heure méridienne, transportant nos fourneaux. Dès le départ, la colonne s'étire, se fractionne. En tête les porteurs prennent facilement de l'avance pour avoir le temps de préparer le riz près du prochain village où nous ferons étape pour la nuit. Derrière, sous le soleil brûlant, ceux qui ont perdu beaucoup de forces par de dures privations ou par une longue inactivité physique espérée réparatrice avancent très difficilement.

Il faut revenir en arrière pour les aider et leur porter la nourriture. Nous attendons au village pendant quelques jours pour nous regrouper. Nos gardiens refusent de ramener les plus malades directement à Hanoï par voie routière ou fluviale, ou de les faire récupérer par hélicoptère maintenant que les combats ont cessé et que leur argument de refus du secours de la Croix Rouge ne tient plus, puisque leur gouvernement a été implicitement reconnu par la signature des accords de Genève.

Nous repartons, cheminant de plus en plus lentement avec nos grands malades dont certains, hélas, ne reviendront jamais. Périodiquement nous nous arrêtons quelques jours dans des cantonnements abandonnés, délabrés, insalubres, parfois sans eau à proximité. Nous nous doutons bien que nous serons libérés les derniers et nous sommes de plus en plus impatients.

Avant d'atteindre le R.C. 2 à environ 200 Kms d'Hanoï, on nous distribue des vêtements légers et une coiffure pour nous rendre plus présentables. Mais nous préférons garder nos hardes, ce qui contrarie beaucoup nos gardiens. On nous rend aussi des objets personnels confisqués, et certains y retrouvent quelques-uns des leurs, parmi les plus précieux.

Nous sommes maintenant transportés en camion et descendons enfin vers le Sud. A Tuyên Quang, la délégation locale de l'Union des Femmes du Viêt-Nam nous accueille et offre à chacun de nous un

paquet de « Bastos » et un petit insigne millésimé 1954 portant une colonne de la paix sur fond vert. Nous y faisons aussi un premier repas « européen » à base de rations militaires bien de chez nous, première mise en bouche « maison » avant des agapes plus gastronomiques.

Nous repartons un peu à pied, beaucoup en camion. Le 1er Septembre, nous sommes remis à des membres de la Commission Internationale de Contrôle et, après un parcours fluvial, nous regagnons enfin notre camp.

Nous rentrons, survivants amers d'un combat inégal sans doute perdu d'avance, rescapés d'une humiliante captivité et témoins des souffrances et du sacrifice des camarades disparus. Dans ces épreuves, traversées dans des conditions de vie parfois les plus élémentaires, nous avons tous connu des faiblesses excusables, des défaillances explicables et des hommes d'un incroyable courage. Aujourd'hui libérés, nous pouvons témoigner d'une expérience humaine exceptionnelle que j'aurais préféré ne pas faire, mais que je referais volontiers si c'était à refaire.

**Claude Castagnos**

